

Géographie humaine

SOUS LA DIRECTION DE
JEAN-PAUL CHARVET ET MICHEL SIMIGNON

FRANCIS BEAUCIRE, FRANÇOIS BOST, GUY DI MÉO,
ANNE-LISE HUMAIN-LAMOURE, ANTOINE LAPORTE,
MONIQUE POULOT, GÉRARD SALEM, PIERRE ZEMBRI

Géographie humaine

Mondialisation, inégalités sociales
et enjeux environnementaux

5^e édition

ARMAND COLIN

Illustration de couverture : Shutterstock – Géza Kurka Corey

Mise en page : Belle Page

**Un glossaire des notions-clés et des bibliographies complémentaires
sont disponibles sur le site**

www.armand-colin.com

NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70 % de nos livres en France et 25 % en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Armand Colin, 2011, 2016, 2020, 2024

Armand Colin est une marque de
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN 978-2-200-63774-3

Les auteurs

FRANCIS BEAUCIRE est professeur émérite à l'université Paris I-Panthéon-Sorbonne (*chapitre 10*).

FRANÇOIS BOST est professeur à l'université de Reims-Champagne-Ardenne (*chapitre 8*).

JEAN-PAUL CHARVET est professeur honoraire à l'université Paris-Nanterre et membre émérite de l'Académie d'agriculture de France (*chapitre 7*).

GUY DI MÉO est professeur émérite à l'université Bordeaux Montaigne (*chapitre 5*).

ANNE-LISE HUMAIN-LAMOURE est maître de conférences à l'université de Paris Est-Créteil (*chapitre 6*).

ANTOINE LAPORTE est maître de conférences à l'École Normale Supérieure de Lyon (*chapitre 6*).

MONIQUE POULOT est professeure à l'université Paris-Nanterre (*chapitre 10*).

GÉRARD SALEM est professeur émérite à l'université Paris-Nanterre (*chapitre 3*).

MICHEL SIVIGNON était professeur honoraire à l'université Paris-Nanterre (*chapitres 1, 2, 4*).

PIERRE ZEMBRI est professeur à l'université Gustave-Eiffel (*chapitre 9*).

Avant-propos

L'ensemble des auteurs de cet ouvrage et la Maison d'édition Armand Colin ont la triste mission de vous informer du décès, survenu le 10 avril 2024, de Michel Sivignon. Michel avait au départ joué un rôle majeur dans la construction et l'animation de cette Géographie Humaine, puis dans ses éditions successives. Cette cinquième édition, à laquelle il a pu largement participer, constituera l'ultime témoignage d'une vie de géographe particulièrement bien remplie.

Notre planète change et la géographie, science sociale, change également dans ses centres d'intérêt comme dans ses méthodes d'analyse. Elle n'en demeure pas moins toujours utile, voire indispensable, pour participer à la compréhension des évolutions du monde contemporain.

Avec la révolution médiatique, l'information se trouve désormais diffusée partout dans le monde et en temps réel. Les avancées de la médecine ou celles de technologies nouvelles, mises au point dans un pays, franchissent très vite toutes les frontières. Tel habitant de l'Afrique sahélienne peut voir sur son écran comment fonctionnent un hôpital ou une école en Europe, ce qui peut le conduire à envisager d'émigrer. Telle usine d'automobiles doit fermer en Europe parce qu'elle ne peut lutter contre une concurrence venue de l'autre bout du monde. De nouveaux modes d'alimentation se diffusent, en particulier dans les villes, qui regroupent des populations de plus en plus nombreuses. La lutte contre la mondialisation elle-même se mondialise et désormais les clivages d'ordre géopolitique prennent de plus en plus d'importance, dont celui, majeur, qui oppose les pays du « Sud global » à ceux du « Nord global ». La « désoccidentalisation » du monde progresse, encouragée par les actions et comportements des « Empires autoritaires » [BAVEREZ, 2023] que sont la Russie et la Chine, pays leaders du groupe des BRICS+. Constitué dès 2009 par le Brésil, la Russie, l'Inde et la Chine, le groupe des BRICS avait été rejoint en 2011 par l'Afrique du Sud (South Africa). Il s'est élargi depuis janvier 2024 à quatre nouveaux pays : Égypte, Émirats Arabes Unis, Éthiopie et Iran d'où sa dénomination de BRICS+. Quant à l'Union européenne, elle doit faire face à des vagues migratoires qui ont pris une grande ampleur et à une situation géopolitique nouvelle depuis l'invasion de l'Ukraine par la Russie en février 2022.

L'analyse de l'ensemble des transformations du mode actuel passe nécessairement par celle de faits précis et concrets, qu'il s'agisse des évolutions démographiques et du peuplement, de la géographie de la santé ou de celles de la pauvreté et de la richesse, des évolutions des relations entre urbains et ruraux, de la redistribution des activités économiques à l'échelle de la planète, des évolutions considérables des transports ou de la volonté d'agir sur les territoires grâce à leur aménagement.

L'optimisme reposant sur une croissance sans limites se trouve aujourd'hui freiné par de nombreuses constatations, qu'il s'agisse de la progression des étalements urbains au détriment des terres agricoles, de la croissance de métropoles géantes, d'un développement touristique conduisant à de véritables saturations de sites renommés, ou des atteintes multiples portées à l'environnement dans de nombreux domaines. Émerge ainsi pour la première fois dans l'histoire de la planète la question de la durabilité des modes de croissance économique. L'humanité, de plus en plus consciente du caractère limité de bien des ressources, commence à craindre pour son devenir. Les géographes pensent que leur discipline est à même d'éclairer de façon originale et utile les grands problèmes aux composantes multiples du monde actuel. Le sous-titre retenu, « Mondialisation, inégalités sociales et enjeux environnementaux », exprime cette conviction.

Rappelons que la géographie humaine englobe aussi bien une géographie économique et sociale qu'une géographie culturelle. Son concept fédérateur est celui des modalités de *l'organisation de l'espace* à différentes échelles géographiques par les sociétés humaines.

Dans ce contexte, les approches de géographie humaine et de géographie physique demeurent complémentaires, même si l'accent n'y est pas mis sur les mêmes facteurs explicatifs. Ainsi, l'étude des formations végétales du Bassin méditerranéen par un spécialiste de géographie physique tient compte du fait que les activités agricoles ont fortement modifié ces formations végétales depuis au moins huit millénaires.

En revanche, le spécialiste de géographie humaine prend en compte le poids des contraintes climatiques et écologiques dans la répartition et la dynamique des diverses productions agricoles mais tout en insistant sur des évolutions de facteurs sociaux et économiques, voire sur celles des politiques alimentaires ou agricoles.

La démarche du géographe se fonde au départ sur une curiosité pour un environnement qui appartient à tous les hommes depuis leur enfance. Il existe une géographie spontanée où se logent les souvenirs des lieux où nous avons vécu. C'est sur ce fondement que sont nés le souci de se situer, celui de savoir ce qui se passe au-delà de notre horizon familial et finalement de connaître les bornes de la Terre. On est ainsi passé de l'expérience sensible à la connaissance scientifique.

Traiter d'un ensemble de grandes questions suppose que les principaux termes du vocabulaire géographique tels ceux de milieu ou d'environnement, ceux d'espace, de territoire, de région ou ceux de contrainte physique et de ressource soient définis avec une précision suffisante afin de pouvoir être employés à bon escient.

C'est à quoi s'emploient les **deux premiers chapitres** de cet ouvrage : le premier intitulé « La géographie spontanée, le paysage et la carte » et le deuxième, « Les notions centrales de la géographie ». Ils définissent et éclaircissent les concepts de base, ceux qui reviennent sans cesse sous la plume des géographes et fondent l'originalité de leur approche. Très souvent, milieu, espace, région, paysage, territoire, peuvent apparaître comme à peu près équivalents et interchangeable, commodes pour varier le vocabulaire. Pour éviter ce travers, ces termes très communs doivent être définis en eux-mêmes et aussi les uns par rapport aux autres. Pour comprendre ces termes, il convient de les resituer dans l'évolution historique de la géographie, dans son épistémologie. Sans oublier que cette histoire n'est pas close sur elle-même : voici aujourd'hui que la géographie s'efforce de donner une lecture de l'art ou de textes littéraires.

Le **troisième chapitre** « Peuplement et santé, étude géographique » est consacré à la géographie de la population et du peuplement ainsi qu'à la géographie de la santé. Les indicateurs de population et de santé figurent, aux différentes échelles géographiques, parmi les indicateurs les plus synthétiques d'analyse de l'organisation de l'espace et des territoires par les sociétés humaines, qu'ils concernent la transition démographique, les taux de fécondité ou les espérances de vie. Ces indicateurs apparaissent également révélateurs des inégalités sociales et des mobilités des populations. Comme la plupart des thèmes analysés dans les chapitres suivants, ils amènent à poser des problèmes très concrets d'aménagement du territoire et d'agencement territorial optimal des services dont peuvent disposer les populations.

Le **quatrième chapitre** traite du fractionnement du monde en aires culturelles et entités politiques. Comment ne pas être frappé, au moment où les échanges de toute sorte apparaissent de plus en plus mondialisés, au moment où les menaces qui pèsent sur les équilibres écologiques s'exercent de plus en plus à un niveau global, et en tout cas très souvent transfrontalier, de la fragmentation politique très marquée et qui va en s'accroissant du monde dans lequel nous vivons ?

Dans le même temps où l'on assiste à la construction d'entités politiques plus vastes telle l'Union européenne, on ne peut que constater la réémergence dans différentes parties du globe de luttes et de conflits de nature tribale. La mosaïque culturelle du monde repose principalement sur celle des religions et sur celle des langues. Elles servent elles-mêmes de support aux morcellements politiques. Or États et nations ont souvent du mal à coïncider comme on peut le constater en ex-Yougoslavie, en Asie centrale

ex-soviétique, au Proche-Orient ou dans le Sahel africain. Il y a là un vaste champ pour des analyses géographiques, ce que traduit la complexité des cartes que l'on peut dresser. Bien des populations se trouvent confrontées à un enjeu territorial de base : vivre ensemble sur un même territoire ou se séparer ?

Le **cinquième chapitre**, « Richesse, pauvreté, inégalités : esquisse d'une géographie sociale du monde », souligne la répartition très inégale des richesses de tous ordres entre les hommes, aux échelles mondiales, régionales ou locales. Richesse et pauvreté permettent ainsi de qualifier des espaces géographiques plus ou moins étendus. Il s'agit de voir ce qu'apportent les analyses de la répartition et des formes spatiales prises par la richesse et la pauvreté sur les sociétés qui les produisent. Alors que le rôle des fatalités « naturelles » doit être très fortement relativisé, les analyses conduites par les géographes apportent d'utiles éléments de réflexion à une question fondamentale : pourquoi des riches ici et pourquoi des pauvres là ? Deux échelles géographiques ont été privilégiées : l'échelle locale ou micro-régionale, qui est donc celle d'une géographie sociale, et celle d'aires beaucoup plus étendues, qui permet de passer à une géographie du développement.

Dans le **sixième chapitre**, « Villes et enjeux de développement durable », sont abordées les configurations spatiales des villes à différentes échelles, sous l'angle particulier de leur durabilité : les espaces urbains sont souvent perçus comme les espaces où l'artificialisation de l'environnement est la plus intense. Les bâtiments urbains sont certes aujourd'hui plus économes en énergie, mais ils sont toujours plus nombreux. Cet impact est toutefois différencié selon la gouvernance, la démographie et l'organisation économique et sociale des villes. L'essor des régions urbaines et des archipels métropolitains, l'étalement et l'omniprésence de l'urbain, amènent à poser aujourd'hui la question d'une réinvention de la ville et celle des relations entre division sociale et division fonctionnelle à l'intérieur des villes.

Le **septième chapitre** est consacré aux agricultures et aux espaces ruraux qui se trouvent aujourd'hui placés entre mondialisation et développement durable. Alors que le nombre de personnes en situation de sous-alimentation chronique est reparti depuis 2015 à la hausse sur notre planète, les priorités ne sont pas les mêmes selon les échelles géographiques auxquelles on se place. À l'échelle de la planète entière, la nécessité d'accroître toujours davantage – quantitativement – la production agricole, demeure un enjeu majeur alors que, localement, les augmentations de l'offre ne proviennent plus désormais, pour plus des trois quarts, que d'un accroissement des rendements par hectare. Ceci ne manque pas de poser de redoutables problèmes de gestion de l'environnement. Parallèlement, les énormes écarts de productivité par unité de main-d'œuvre, que l'on constate et qui ne font que se creuser, posent la question, sur laquelle butent depuis plusieurs décennies les négociations

de l'OMC, de la mise en compétition d'agriculteurs et d'espaces agricoles aux capacités productives très contrastées. À l'échelle des pays riches et plus particulièrement de l'Union européenne, l'objectif premier ne serait plus pour certains d'augmenter toujours davantage la production sur le plan quantitatif, mais plutôt de l'améliorer sur le plan qualitatif, en s'appuyant entre autres sur des démarches agroécologiques telles celles promues par le « Green Deal » européen. En revanche, dans les pays pauvres où la sous-nutrition perdure voire s'aggrave produire plus s'impose. Dans le même temps, agricultures et espaces ruraux de la planète se trouvent tous concernés par les changements climatiques dont ils sont pour partie responsables en même temps victimes.

Le **huitième chapitre**, « Activités économiques, entreprises et territoires à l'épreuve de la mondialisation », analyse de manière renouvelée les relations étroites et complexes entre activités économiques, entreprises et territoires. Les logiques de localisation, d'implantation et de mobilité (délocalisations, relocalisations, etc.) ont considérablement évolué avec la mondialisation de l'économie, tout particulièrement depuis le milieu des années 1980, et encore plus depuis les années 2000. Face à une économie de plus en plus ouverte aux échanges, les entreprises doivent non seulement se projeter à de nouveaux niveaux d'échelles (continentaux, voire planétaires) pour gagner de nouvelles parts de marché, mais aussi composer, à l'autre extrémité, avec la diversité des territoires situés aux échelles fines, là où se trouvent précisément les savoir-faire, les compétences et les conditions nouvelles de leur réussite face à une concurrence de plus en plus exacerbée. Cette double inscription dans le « global » et le « local » constitue la grande caractéristique des stratégies spatiales des entreprises confrontées aux effets de la mondialisation contemporaine de l'économie. Activités économiques et entreprises se réorganisent en conséquence, au même titre que de nombreux territoires (métropoles, parcs technologiques et scientifiques, zones franches industrielles et de services, etc.), tant dans les pays industrialisés, les pays émergents que dans de nombreux autres pays en développement rapide, qui ont renforcé leur attractivité et leur compétitivité pour les accueillir au mieux.

Le **neuvième chapitre**, « Transports et mobilités, quelles limites ? », souligne le rôle toujours plus important des transports dans les activités économiques comme dans la vie de tous les jours : tout blocage de réseau remet en cause le fonctionnement habituel d'un territoire. Dans ce chapitre sont abordés les effets d'une mobilité croissante des hommes, des marchandises et des informations. Sur une période historique finalement très réduite, les évolutions des performances des réseaux de transport ont été considérables de même que celles des articulations intermodales et des chaînes intermodales entre réseaux. Dans ce contexte sont analysées les interrelations multiples et les contraintes qui existent entre réseaux de transport et territoires. Ces articulations deviennent aujourd'hui aussi importantes que les réseaux eux-mêmes. Les chaînes multimodales de transport jouent

un rôle de plus en plus important dans le fonctionnement des systèmes productifs et dans l'aménagement du territoire. Toutefois, du fait de concurrences accrues et de la multiplication d'offres de transport à bas et très bas prix, des problèmes de congestion et de saturation se posent de plus en plus.

Le **dixième et dernier chapitre**, « Les aménagements du territoire », peut être considéré comme une conclusion à l'ensemble de l'ouvrage. Il illustre les voies multiples, anciennes ou beaucoup plus récentes, du passage de la réflexion géographique sur les territoires à *l'action sur les territoires*. Les formes d'aménagement de l'espace par les sociétés humaines apparaissent aussi nombreuses que variées. Elles sont repérables à toutes les échelles géographiques, depuis l'échelle locale jusqu'à celles des aménagements de grande envergure qui traduisent les interventions programmées des pouvoirs publics pour protéger un espace, pour le mettre en valeur ou pour relier entre eux des hommes et des espaces grâce à des infrastructures organisées en réseaux. De plus en plus, les aménagements globaux deviennent privilégiés par rapport aux aménagements sectoriels. Qu'il s'agisse d'aménagement urbain ou d'aménagement rural, schémas et zonages constituent des outils privilégiés de l'aménagement. Les évolutions de l'aménagement rural en France au cours des dernières décennies traduisent de façon tout à fait significative les réorientations survenues dans le domaine de l'aménagement en fonction des évolutions des attentes de la société globale. Jusque dans les années 1970, on a surtout attendu des campagnes qu'elles produisent toujours davantage de nourriture : pendant longtemps, l'aménagement rural a été principalement fondé sur le développement de la production agricole. En revanche, depuis les années 1980, et encore davantage depuis les années 1990 et 2000, la société globale adresse moins une demande quantitative qu'une demande qualitative à l'agriculture. À cette demande de qualité s'ajoutent d'autres attentes portant sur la gestion de l'environnement et des territoires ou sur la fourniture d'aménités diverses. On le constate en particulier dans les aires périurbaines qui se développent de plus en plus de nos jours. D'où la mutation d'un aménagement rural essentiellement axé sur le développement agricole vers un aménagement rural multiforme, promoteur de développement durable et gestionnaire des patrimoines naturels et culturels, en particulier dans les campagnes françaises.

Avec les évolutions des politiques d'aménagement, nous nous retrouvons au cœur de la problématique des relations – changeantes – qui se tissent entre les sociétés humaines et leurs territoires, relations qui sont faites pour reprendre l'excellente formulation de Philippe Pinchemel, à la fois de relations « verticales » (les relations à l'environnement) et de relations « horizontales » (les relations aux autres pôles et territoires, proches ou plus éloignés).

Chapitre 1

La géographie spontanée, le paysage et la carte

La géographie correspond-elle à une nécessité ? Non pas à une nécessité scolaire, mais à une nécessité pour « être humains sur la Terre ». Notre vie, c'est la pratique d'un espace donné dans un temps donné. Notre condition, c'est de parcourir un bout d'espace dans un bout de temps [Dardel, 1952].

On peut vivre sans se soucier de géographie. On a même dit que les Français ignoraient la géographie et que c'était un trait du caractère national. Ne pas se soucier de la géographie, c'est penser que tous les lieux se valent, c'est s'en remettre à d'autres pour se laisser guider, comme le personnage de Tolstoï qui proclame : « Pourquoi apprendre le nom des villes et des chemins ? Le cocher saura bien te conduire où tu veux. » Point de vue d'un riche propriétaire terrien, pour qui le souci de la route est affaire de valets et qui peut se glorifier de sa propre ignorance.

Accéder au savoir sur l'espace qui nous entoure nous garantit en revanche une certaine maîtrise de notre propre destinée. Allons plus loin : cet accès de tous au savoir géographique est un des éléments constitutifs de la démocratie. Quand un régime dictatorial s'installe dans un pays, il interdit le libre usage des cartes à grande échelle. La liste des pays où on peut librement se procurer des cartes correspond à la liste des pays démocratiques. Pour accéder au savoir géographique, le géographe utilise un certain nombre d'outils. On se limitera ici à trois d'entre eux.

Le premier est la perception directe de ce qui nous entoure, de notre environnement par le biais de nos sens. Cette perception directe nous permet de construire une géographie spontanée. Cette même perception par les sens nous permet ensuite d'accéder à un objet construit, un outil plus élaboré, le paysage, pour accéder à cette écriture et dessin de la Terre qui est la géographie même et qui procède du travail des hommes. Une étape encore et c'est la fabrication d'un autre outil, la carte, qui est une mise en ordre du monde à partir d'une grille de représentation et d'une échelle. La carte est le résultat d'une abstraction du réel perçu.

Les grandes étapes des études géographiques sur les savoirs populaires, les paysages, la carte

Le souci d'une étude géographique des savoirs populaires, des géographies vernaculaires ou des ethno-géographies, est tout à fait nouveau. Il procède des orientations des géographes vers les cultures d'autres sociétés et en particulier des sociétés sans écriture [COLLIGNON, 1996 ; BONNEMAISON, 2000]. Mais il conduit aussi à l'analyse des savoirs populaires géographiques de notre propre société. Il démontre que derrière la géographie scientifique se cache une géographie spontanée. Mais cette spontanéité n'est pas un vide, elle est le produit d'émotions reçues.

L'étude du paysage est en revanche pour le géographe une préoccupation ancienne [DION, 1934]. L'étude du paysage comme fondement de la géographie a été contestée par des géographes qui lui ont dénié tout caractère scientifique : le paysage serait seulement une apparence. Toutefois la préoccupation du paysage est revenue en force avec deux directions de recherche principales. La première est proche de la géographie culturelle. Les sociétés ne se comportent pas toutes de la même façon vis-à-vis de leur propre paysage. À travers le paysage, on perçoit leur rapport à la nature [BERQUE, 1996].

La seconde orientation est beaucoup plus pratique. Des agronomes [DEFFONTAINES, 1998] montrent comment l'analyse des paysages permet de comprendre les pratiques des agriculteurs qui sont de grands fabricants de paysage. Ces études sont très utiles pour diagnostiquer les évolutions des paysages : progression ou dégradation.

En cartographie, la grande découverte récente est l'informatisation des données, et la possibilité, grâce à des logiciels appropriés, de multiplier les cartes thématiques. L'autre grande révolution, en matière de représentation cartographique, est le recours à l'image satellitaire. On est encore loin d'avoir exploité la multitude des données fournies par les images, aussi bien pour notre environnement propre que pour la connaissance des contrées les plus lointaines.

L'expérience sensible

Faire de la géographie sans le savoir

La géographie est une connaissance de type scientifique. Mais en amont de cette géographie savante ou scientifique, la géographie est aussi une opération individuelle. Tous les hommes se bâtissent chacun pour son compte une géographie et chacun des hommes est, dans une certaine mesure, construit par elle. Cette géographie première, spontanée ou naïve, ou innocente, nous renvoie à notre enfance.

Dans un ouvrage autobiographique, Andreï Makine, écrivain russe de langue française, nous explique qu'il est né dans un petit village de la taïga sibérienne arrosé par un ruisseau qui n'avait même pas de nom particulier, que ce ruisseau se jetait à la sortie du village dans une rivière plus ample qui coulait entre les troncs des arbres innombrables, puis se jetait dans un énorme fleuve, le fleuve Amour, dont le professeur de géographie montrait du doigt le tracé, « sur un globe poussiéreux », sorti du placard pour la circonstance.

« Et les habitations humaines se disposaient dans notre microcosme naïf, toujours selon cette configuration à trois niveaux. Notre village, Svetlaïa, sur la rivière ; un chef-lieu, Kajdaï, plus en aval, à dix kilomètres du village, et enfin, sur le grand fleuve, la seule vraie ville, Nerloug, avec son magasin où l'on pouvait acheter même de la limonade en bouteilles. »

Andreï Makine, *Au temps du fleuve Amour*, Éditions du Félin, 1994.

Ce texte évoque la découverte du monde par un jeune enfant d'un village de la Sibérie orientale. Mais il décrit aussi une mise en ordre du monde, dans un « microcosme naïf », qui est une première opération intellectuelle pour comprendre où on se situe et par rapport à quoi. La première manière de se situer, dans un milieu naturel contraignant et sans doute oppressant comme la grande forêt sibérienne, consiste pour lui à se raccorder au réseau hydrographique, avec sa hiérarchie, depuis le ruisseau jusqu'au grand fleuve. L'idée du cours d'eau proche, familier, qui vient en nourrir un plus puissant et plus lointain sert ensuite de référence pour imaginer l'ordre qui régit aussi selon une hiérarchie comparable les établissements des hommes depuis le village jusqu'à la ville. De l'image ramifiée du réseau hydrographique surgit par analogie une sorte de principe de classement de toutes les observations de l'enfant. Même s'il s'agit d'une vision enfantine, c'est un essai pour disposer les observations « en un monde cohérent », ce qui est aussi le propre de la réflexion géographique. L'expérience géographique est une expérience première et l'enfant fait, comme tout un chacun, de la géographie sans le savoir.

Ce texte présente également l'idée de la différence entre le domaine de l'expérience sensible et le domaine de la science. L'enfant est allé jusqu'aux rives du fleuve Amour, mais non pas jusqu'à l'embouchure de ce dernier. Il est allé jusqu'à la ville de Nerloug, mais pas au-delà, jusqu'à Vladivostok, le grand port sur l'océan Pacifique. Il a une expérience personnelle, mais celle-ci est nécessairement limitée. Elle est limitée par le hasard qui l'a fait naître dans un lieu de la Sibérie orientale où la forêt couvre d'énormes surfaces, où les hommes sont rares et où il n'est guère de grande ville. Elle est aussi limitée du fait de son âge. Ordinairement, l'espace vécu de l'enfant s'élargit à mesure que passent les années et que s'accumulent les expériences.

Pour savoir ce qui se passe au-delà des limites de son espace connu, enregistré par l'expérience sensible, il lui faut faire confiance aux livres, aux cartes, à la mappemonde poussiéreuse du professeur de géographie, et à ses leçons où on apprend le nom de la capitale et les pays avoisinants. Cette dernière contient et ordonne le savoir géographique accumulé par d'autres, depuis longtemps. Il n'y a pas de géographie qui vaille sans expérience sensible. Cette expérience sensible est d'abord une découverte du monde qui nous entoure, des paysages au sein desquels nous nous mouvons, paysages composés d'images, mais aussi de sons et d'odeurs. Ces images, ces sons, ces odeurs sont ressentis en fonction de nos dispositions personnelles, de notre propre histoire et nous pouvons les restituer dans un journal intime, dans un poème ou dans un récit. Cet ensemble d'impressions constitue notre espace vécu, notre espace perçu, notre espace reçu. Dans notre expérience, le lieu et le temps sont indissolublement liés. Tout ce que nous avons vécu a été vécu dans des lieux donnés, précis, repérables, susceptibles d'être inscrits sur une carte. Et tous les lieux que nous avons fréquentés correspondent à des moments de notre vie, repérables eux aussi sur un annuaire ou un calendrier.

Toutefois, il y a une différence entre ce que nous avons réellement vécu et ce qui en reste dans notre imagination, entre l'espace de l'action et l'espace du souvenir. À côté des lieux et des temps dont nous gardons la mémoire, il y a aussi des lieux et des temps que nous avons oubliés, volontairement ou non. La mémoire fonctionne de façon plus compliquée encore : il existe des moments dont nous gardons le souvenir, sans pouvoir nous rappeler où nous les avons vécus et des lieux dont nous gardons le souvenir sans nous rappeler ce que nous avons bien pu y faire ni quand nous les avons fréquentés. Cette mémoire imparfaite des moments et des lieux contribue à fonder notre personnalité, mais aussi à peser sur nos comportements d'aujourd'hui. Nous nous déplaçons dans le monde, nous observons le monde, nous construisons le monde en nous appuyant sur la perception que nous conservons de ce que nous avons déjà vécu. Ce vécu est en quelque sorte un matériau brut qu'il faut ensuite ordonner en connaissance. Il n'est pas en lui-même de la géographie, qui est une démarche à caractère scientifique, mais il est analysable d'un point de vue géographique.

L'espace vécu

La géographie du jeune Chateaubriand

On peut dresser une carte où sont mentionnés les lieux que nous avons visités, les itinéraires que nous avons suivis. Leur somme constitue notre espace vécu. Cette expression a été employée pour la première fois par Armand Frémont en 1976. On peut se rendre compte à cette occasion que les cartes de notre espace vécu sont bien différentes, selon les âges, selon les lieux et selon les conditions sociales.

L'horizon limité d'un jeune gentilhomme comme René de Chateaubriand, au château de Combourg dans la Bretagne de la fin du XVIII^e siècle, est décrit dans les *Mémoires d'outre-tombe* :

« Dans tout le cours de l'année aucun étranger ne se présentait au château, hormis quelques gentilshommes, le marquis de Monlouet, le comte de Goyon-Beaufort, qui demandaient l'hospitalité en allant plaider au Parlement. Ils arrivaient l'hiver, à cheval, pistolets aux arçons, couteau de chasse au côté, et suivis d'un valet également à cheval, ayant en croupe un gros portemanteau de livrée. Mon père, toujours très cérémonieux, les recevait tête nue sur le perron, au milieu de la pluie et du vent. Les campagnards introduits racontaient leurs guerres de Hanovre, les affaires de leur famille et l'histoire de leurs procès. [...] Le lendemain matin, lorsque je descendais dans la grand'salle, et qu'à travers les fenêtres je regardais la campagne inondée ou couverte de frimas, je n'apercevais que deux ou trois voyageurs, sur la chaussée solitaire de l'étang : c'étaient nos hôtes chevauchant vers Rennes. Ces étrangers ne connaissaient pas beaucoup les choses de la vie ; cependant notre vue s'étendait par eux à quelques lieues au-delà de l'horizon de nos bois. Aussitôt qu'ils étaient partis, nous étions réduits, les jours ouvrables au tête-à-tête de famille, le dimanche à la société des bourgeois du village et des gentilshommes voisins. »

François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, 1848-1850.

Voici déjà un espace vécu un peu plus étendu que celui du commun, à une époque où les voyages sont rares parce que coûteux, fatigants et dangereux (les voyageurs sont armés, pour se prévenir contre de mauvaises rencontres). Le jeune René agrandit son espace personnel des récits que lui apportent les visiteurs, spécialement des récits les plus exotiques (les guerres que ces gentilshommes, qui sont aussi des soldats, ont menées en Allemagne). Pour le jeune René, il s'agit d'un espace reçu et non plus seulement d'un espace vécu : nous nous enrichissons de l'espace vécu des autres et nous nous l'approprions. Quel enfant n'a pas rêvé lorsqu'un proche lui raconte tel voyage lointain ou tel épisode de sa vie ? L'attention portée est d'autant plus forte dans les sociétés où, faute de télévision, les images exotiques sont rares.

En même temps, ce texte suggère clairement la liaison entre la condition sociale et l'espace vécu, porteur lui-même d'information : passer du commerce des bourgeois du village à la rencontre inopinée du gentilhomme qui se rend au Parlement de Bretagne à Rennes ouvre des perspectives qui sont à la fois spatiales et sociales.

Se pose alors la question du récit : comment rendre compte des pays lointains, des arbres dont on n'a jamais vu le feuillage, qui portent des fruits que l'on n'a jamais goûtés ? Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, le maître d'équipage Pierre Villeneuve, qui avait connu les pays exotiques, expliquait à Chateaubriand sur leur navire qui traversait l'Atlantique que : « le

palmier était un grand chou, la robe d'un Indien celle de ma grand-mère, les chameaux ressemblaient à un âne bossu ». Les descriptions par suggestion et comparaison sont utilisées à cause de la rareté des images des pays lointains dans un monde sans photographie, sans télévision, sans ordinateur. Il y avait sans doute les rares illustrations des récits de voyages, grevés de maintes inexactitudes. Ces illustrations, surtout des gravures, nourrissaient l'imagination plus que les connaissances exactes.

Espace perçu selon le temps et le lieu

L'espace des jeunes n'est pas celui des vieux. Celui des riches est plus étendu que celui des pauvres. À l'intérieur d'une société donnée, certains ont une expérience beaucoup plus ample sur un territoire beaucoup plus étendu [FRÉMONT, 1999]. En règle générale, plus on s'élève dans la condition sociale et plus l'espace vécu s'étend, parce que l'espace vécu s'élargit avec la mobilité et que la mobilité est fortement liée à la richesse.

Mais l'extension de l'espace vécu dépend aussi de l'appartenance à une profession spécifique dont la mobilité est la raison d'être : les marins qui ont bourlingué pendant des années sur toutes les mers ont leur propre géographie, faite d'escales, de lignes, des marchandises chargées et déchargées. Cette connaissance est en train de se restreindre avec l'emploi des containers : qui sait ce que recèlent ces boîtes ? Un marin grec expliquait devant nous à un villageois : « Où se trouve Dakar ? Tu prends la Méditerranée tout droit jusqu'au détroit de Gibraltar et puis tu tournes à gauche. »

Dans d'autres cas, cette connaissance est le fruit d'un genre de vie particulier.

Tel est le cas des pasteurs nomades, qui se déplacent avec leurs troupeaux à la recherche de pâturages dans les régions subdésertiques de l'Ancien Monde. Les pâturages apparaissent avec l'herbe qui pousse après la pluie, ou qui dans les montagnes devient accessible quand la neige se retire. L'espace familier des nomades est beaucoup plus étendu que celui des sédentaires : ces derniers se limitent au village et au bourg voisin, tandis que celui du nomade va de la montagne à la plaine littorale et du désert à ses marges lointaines. Cette connaissance d'itinéraires compliqués et changeants et la possession de moyens de transport (leurs montures) propres à franchir rapidement de grandes distances, a donné aux nomades au cours de l'histoire une puissance militaire et politique beaucoup plus considérable que celle qu'on pouvait attendre des effectifs restreints de leurs tribus. D'où les grands empires qu'ils dominèrent : ceux des Arabes, des Mongols, des Turcs, ou l'aventure des Mandchous, dont les hordes s'emparèrent au XVII^e siècle de l'immense et peuplée Chine.

Dans un tout autre registre, parmi les peuples appartenant à une diaspora, comme les Juifs, et à un moindre degré les Libanais, les Grecs, les Arméniens, les familles sont souvent disséminées sur des espaces très vastes, à cheval sur

plusieurs continents. Très tôt par conséquent, les enfants ont une idée de la variété du monde, à une très vaste échelle, variété du monde qu'ils peuvent relier à la disposition dans l'espace de leurs cousins, leurs oncles, leur parenté. C'est aussi le cas des familles de travailleurs émigrés venus dans les pays industriels qui retournent régulièrement dans leur lieu d'origine à la faveur des vacances et qui bénéficient ainsi d'un espace vécu double, celui du pays d'origine et celui du pays d'accueil, celui de leur naissance et celui de leur travail. Cette connaissance favorise la spécialisation dans les activités d'échange et de commerce, liée à une géographie de réseaux.

Bien entendu, la précision de la connaissance décroît avec la distance. On connaît mieux ce qui nous est familier. Au-delà de notre horizon familier, la connaissance ne se fonde plus que partiellement sur l'expérience sensible.

Géographie spontanée et géographie savante

Cette expérience première qu'on vient d'évoquer conduit à une géographie première, ou primitive, ou spontanée, ou brute, comme on parle d'art brut. Il s'agit d'une part d'une géographie enfantine, comme celle du jeune Sibérien décrit par Andreï Makine, mais aussi d'une géographie antérieure à la géographie savante, une géographie que tout un chacun porte en soi, sans la remettre en cause.

Cette géographie première ou spontanée est un mélange d'observations et d'idées reçues, de faits avérés et d'opinions aux fondements douteux. Il n'existe pas au sein de la géographie spontanée de démarcation nette entre la connaissance et le jugement de valeur. On pourrait croire que cette géographie spontanée est l'apanage de ceux qui ont peu voyagé, ou de ceux qui faute de formation adaptée n'ont qu'une information insuffisante. On constate au contraire qu'elle est répandue partout, même chez les grands voyageurs, et même chez les géographes professionnels.

De l'influence du climat

Dans un recueil de textes intitulé *Ébène*, le journaliste polonais Ryszard Kapuscinski dresse de l'Afrique tropicale un portrait souvent convaincant et sensible, issu des réflexions qu'il a menées durant les quarante dernières années. Mais que penser de cette introduction ?

« Et enfin la découverte la plus importante : les hommes, les gens du pays, les indigènes. Étonnante la façon dont ils s'accordent à ce paysage, à cette lumière, à cette odeur ! Stupéfiante la manière dont l'homme et son environnement vivent en symbiose, forment un ensemble indissociable et harmonieux, s'identifient l'un à l'autre ! Incroyable, le degré d'intégration de chaque race à son paysage, à son climat ! C'est nous qui façonnons notre décor et c'est lui qui sculpte les traits de notre visage. »

Ryszard Kapuscinski, *Ébène*, Paris, Plon, 2000 (traduit du polonais).

C'est le premier contact d'un jeune journaliste polonais qui arrive à Accra au Ghana en 1957 et qui, écrit-il par ailleurs, en guise d'expérience tropicale antérieure n'a que les souvenirs très anciens de la boutique « Articles coloniaux et autres » de M. Kanzman, rue Perce à Pinsk, dans l'est de la Pologne d'avant-guerre, et aujourd'hui en Biélorussie.

On voit poindre dans ce texte l'idée d'une correspondance entre une race ou une société et un milieu naturel, idée très commune et très ancienne et qui a constitué un fil conducteur constant des réflexions de ceux qui s'intéressent aux relations entre l'homme et son milieu depuis l'Antiquité. La théorie des climats de Montesquieu en est peut-être l'expression la plus célèbre. C'est l'idée que le milieu naturel dans lequel nous vivons influence notre comportement et jusqu'à notre aspect physique. C'est une idée qui procède typiquement de la géographie spontanée, mais c'est aussi une idée qui court dans bien des ouvrages de géographie savante, sans que les auteurs en soient toujours conscients. On peut même la retrouver dans des manuels de géographie dont pourtant les auteurs, géographes patentés, devraient se tenir éloignés. Voici ce qu'écrivaient les auteurs d'un manuel de la classe de 3^e à propos du climat de la Grèce :

« Le climat très varié de la Grèce a contribué à développer chez les Grecs les facultés les plus diverses : il a éveillé leur intelligence naturellement vive, fine et curieuse ; les images de leur esprit, les conceptions même les plus abstraites, ont pris forme plastique, des lignes nettes, des contours arrêtés ; c'est l'éclat radieux de la lumière qui a fait d'eux un peuple d'artistes, doué d'un sentiment exquis de la mesure et de l'harmonie. »

A. Gibert et G. Turlot, *L'Europe, Classe de 3^e*, 1937.

Étonnante affirmation : y aurait-il des climats qui rendent intelligent et à l'opposé des climats qui rendent stupide ? Et les circonstances historiques ne seraient-elles pour rien dans l'éclosion d'un art grec, qui se situe dans l'Antiquité classique ? Ces géographes ne le disent pas. Concluons que des géographes patentés ne doivent pas être crus sur parole.

Les idées reçues

Dans cette géographie spontanée se mêlent le juste et le faux, en proportion variable, comme dans beaucoup d'idées reçues. Car il est bien vrai par exemple que posséder une peau noire ou simplement brune est un facteur qui permet d'affronter avec moins de risques médicaux les rayons solaires. Inversement, les plages australiennes sont flanquées d'officines médicales spécialisées dans les cancers de la peau, auxquels les populations à teint clair en provenance de l'Europe du Nord sont sensibles. Mais c'est une idée dangereuse car elle conduit à penser que les Blancs sont incapables du moindre effort physique sous les tropiques et qu'il faut donc importer des travailleurs en provenance d'autres régions tropicales, ce qui conduisait à justifier tous

les abus, au premier rang desquels le travail forcé dans les colonies et l'importation de main-d'œuvre servile. Dans son livre *Les pays tropicaux*, dont la première édition paraît en 1947, le géographe Pierre Gourou s'attache à démontrer à travers l'exemple des coupeurs de canne britanniques du Queensland australien, qui constituent les seules populations issues de l'Europe du Nord à travailler à des travaux de force dans les tropiques humides, que les populations blanches sont tout à fait capables d'efforts physiques dans les pays chauds. Il insiste lourdement sur cet exemple parce qu'il lui paraît nécessaire de contester ou de relativiser l'idée selon laquelle les populations originaires des pays tempérés seraient inaptes aux travaux physiques dans les latitudes tropicales.

L'évolution historique a conduit à construire une géographie savante parfois à partir de la géographie spontanée, non sans difficultés et souvent en opposition à cette dernière : il est difficile de faire admettre que la Terre tourne autour du Soleil, quand dans toutes les langues et sur tous les continents, on dit communément que le Soleil se lève, puis se couche, et que l'observation commune conduit à penser que c'est lui qui se meut autour de la Terre. Lorsque les Grecs démontrèrent la rotondité de la Terre, ils allaient à coup sûr contre l'opinion générale issue des observations les plus simples. De même, dans un autre registre de la géographie spontanée, le registre météorologique, il est malaisé de discerner, dans le florilège des dictons à usage des jardiniers, ce qui relève d'une judicieuse observation et ce qui relève d'une astrologie qui n'a rien à faire dans le cortège des sciences.

Le retour du sensible

La démarche de la géographie scientifique classique est fondée sur l'idée qu'il faut refouler le sensible, les sentiments, les émotions, qui introduisent des biais nuisibles à l'objectivité. Une tendance contemporaine vise à les réhabiliter et à considérer qu'on peut les introduire comme une composante des enquêtes et de la démarche scientifique. Les personnes enquêtées expriment leur ressenti et le géographe lui-même, dans son travail de recherche dès qu'il s'agit de géographie humaine, doit tenir compte de ses propres partis pris.

La géographie qui se qualifie de post-moderne retourne aujourd'hui vers notre géographie spontanée, autrement dit vers nos réactions individuelles. À côté de la démarche classique qui consiste à tenir à distance le sensible parce qu'il peut déformer nos observations, émerge une géographie qui se soucie de l'individu dans toutes ses caractéristiques, celles de sa vie quotidienne, de ses émotions et sentiments. Une géographie qui dans cette perspective met en évidence le vécu des femmes par rapport à celui des hommes. Une géographie qui prend pour objet la littérature et l'art :

on a pu montrer que les tableaux de Gauguin sont passibles d'une étude géographique [STASZAK, 2003].

Le géographe est-il bien armé pour emprunter cette voie, qui jusqu'à aujourd'hui est plutôt celle des ethnologues, des psychologues ou des sociologues ? La question est posée. Les limites entre la géographie et les sciences voisines deviennent plus perméables. Et aussi les limites entre géographie et littérature : doit-on se recommander de la géographie pour exprimer ses émotions ?

Le paysage : de l'observation à la construction scientifique

Le paysage constitue lui aussi un outil du géographe, fondé lui aussi sur une approche personnelle de ce qui nous entoure.

Le paysage, nous dit le dictionnaire *Littré*, est « l'étendue de pays que l'on voit d'un seul point de vue ». Il s'agit donc d'un terme très général auquel il est difficile d'accoler une définition de type scientifique. Il n'appartient à personne. Initialement, il a plutôt une connotation artistique. C'est l'affaire du peintre, de l'architecte, de l'écrivain. Historiquement, le paysage, qu'on représente très tôt dans la peinture chinoise, est apparu au XVI^e siècle en Europe comme une étendue pittoresque, c'est-à-dire au sens premier digne d'être peinte. Progressivement, le paysage, utilisé au début comme un plan lointain pour une scène mythologique ou religieuse, passe au premier plan.

Au XIX^e siècle, le paysage, en tant qu'objet digne d'être admiré et représenté, a connu sa grande fortune avec le romantisme. Le paysage, c'est le moi devant la nature et le mouvement romantique a trouvé devant le paysage, objet que l'observateur s'approprie, des correspondances avec les sentiments et les émotions qu'il éprouve. On assimile alors, dans une certaine mesure, le paysage et le spectacle de la nature, ou même le paysage et la nature elle-même.

La fortune du paysage fut d'autant plus rapide et complète au XIX^e siècle qu'elle est contemporaine du développement du tourisme et d'un procédé de représentation : la photographie.

Le paysage des géographes

Le paysage au cœur de la géographie

Il n'y a pas de contradiction entre le paysage des peintres, celui des touristes et le paysage des géographes. D'ailleurs, Cézanne disait que pour peindre le paysage de la Sainte-Victoire de façon satisfaisante, il avait besoin d'en connaître les assises géologiques.